

Autant de mailles au bas nylon de l'histoire

Marie-Christine Lemieux-Couture

Numéro 168-169, hiver 2021

Depuis la crise

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95493ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lemieux-Couture, M.-C. (2021). Autant de mailles au bas nylon de l'histoire. *Moebius*, (168-169), 93–104.

Autant de mailles au bas
nylon de l'histoire

Marie-Christine Lemieux-Couture

à nous douze

Je n'ai jamais vu de cadavre avant le tien. La télévision et le cinéma ont esthétisé ma manière de voir la mort, c'est certain. Et peut-être même les thanatologues, quand j'y réfléchis un peu, parce que lors de mes rares visites au salon funéraire, je n'ai rencontré que des corps rigides, d'une blancheur imposante, les paupières allongées dans une sérénité recluse. Il se dégageait de ces dépouilles comme un langage inaccessible, un horizon paisible de l'autre côté du seuil; quelque chose de sacré. Rien à voir avec ce corps hurlant, bleu foncé, mauve noirâtre par bout, autour duquel des taches étranges traçaient des hiéroglyphes grondants; corps de souffrance que la putréfaction rongerait au moment de la prise des photos. Je n'ai jamais vu de cadavre avant le tien, de vrais cadavres humains sans retouches. Sous les néons implacables de la salle du tribunal, des gens s'animent, on jurerait une chorégraphie ou une pièce de théâtre où je ne suis ni spectatrice ni comédienne; la scène glisse vers l'arrière, s'échappe. Dans le box des juré·e·s, les photos

circulent, mes yeux vacillent, je ne connais pas mon rôle, je n'ai jamais reçu le texte – d'ailleurs, c'est possible qu'il n'y ait pas de texte du tout –, mais je crois qu'il vaut mieux ne pas pleurer. C'est froid, ici, on respire par devoir citoyen, il flotte un lourd parfum de responsabilité sociale. Les mots d'Antiphon me reviennent. Peut-être trouverais-tu ça inconvenant, au moment précis où je regarde les photos de ton cadavre. Ça l'est sans doute. Antiphon dit que la justice ne répare jamais rien, qu'il est toujours trop tard une fois la faute commise, que la seule façon d'obtenir justice, c'est de ne jamais avoir à y faire face. Et je me demande comment je vais faire, moi qui ne connais rien de ce drame écrit pour les autres, comment je vais te rendre ce qui t'a été arraché – est-ce même ce qu'on attend de moi? –, les yeux rivés sur la preuve de l'irréparable. Antiphon me déprime. Il y a à la cour l'ombre de toutes les tragédies scellées dans des verdicts.

Ma peau désorbitée
reste de l'autre
côté du miroir.

Les points de vue se greffent les uns aux autres pour reconstituer la morphologie épileptique du temps, la difformité du réel. Ton histoire, cependant, ne se racontera pas, ta perspective restera manquante. Toutes ces absences, toutes nos voix éteintes, à la vie à la mort, comme autant de mailles au bas nylon de l'histoire. Remarque, la question se pose: de quel droit pourrait-on s'approprier ton histoire? Tu te glisses en filigrane des témoignages comme une fiction à reconstituer et j'apprends à vivre avec toi, à te voir quand je

ferme les yeux. Mais dans ta bouche, les sons s'évanouissent : tu es une supposition entre les jeux de miroirs.

Quelqu'un s'avance à la barre. Le mouvement, les échos, les faces sans visage qui s'étirent tout au long de la salle n'arrivent pas à me convaincre que je ne suis pas seule. Si ça se peut, même la solitude me fuit. On m'explique la chronologie possible de ton meurtre, l'implacabilité des faits, mais de toi, presque rien, un murmure entre les lignes. Tu n'es pas scriptée. Ce n'est pas important pour rendre un jugement ou pour peser le poids de la préméditation, tu as raison, mais assise dans mon box comme un cheval agité, l'humanité, la tienne, me manque terriblement. Je voudrais glisser mes mains dans les tiennes, plonger mon regard dans le tien et t'écouter, reprendre le réel là où il fuit. C'est peut-être pour ça que ta mort me pourchasse.

Ton spectre ressemble à ton cadavre. Ce n'est pas l'image que je me faisais d'un spectre. Mais ton cadavre ne ressemble pas non plus à l'idée que je me faisais d'un cadavre. Comme quoi, je ne savais pas grand-chose de la mort avant toi. J'ai souvent craint de mourir d'un accident cardiovasculaire toute seule dans mon salon alors que je porte des pantalons de pyjama qui fissent pas avec mon chandail, les boules molles qui flottent dans les airs pour l'éternité parce que j'ai pas eu le temps de mettre ma brassière. C'est ridicule ! Ce ne sont jamais tes vêtements qui me frappent lors de tes apparitions. Juste des émotions. La terreur surtout, l'anxiété qui s'assoit graduellement dans mon corps alors que je ne vois plus que toi, comme la plage d'abord blanche d'un cliché de Polaroid, sûrement, mais lentement, fixe l'instant. Toi qui te détaches de tes photos et t'animes sans bouger. Le trou de ta bouche, toujours le trou de ta bouche, et le silence, l'infranchissable silence.

Il n'y a plus de sang
artères et veines
sillonnent immobiles
ma carcasse d'échos
la rue lâche un cri
de sirènes aphasiques.

Le ton condescendant et blasé de l'avocat de la Couronne. L'air au-dessus de ses affaires de l'avocat de la défense. Ses mains qui gesticulent dans l'espace, le fendent et se butent aux sarcasmes de l'adversaire, affalé sur sa chaise. Celui-là semble sur le point de glisser ses pieds sur la table, d'ailleurs, comme si quelqu'un allait sortir de nulle part et lui servir une piña colada. Je le visualise aisément en train de jeter sa toge par-dessus son épaule en fredonnant des chansons de stations balnéaires. À aucun moment je ne m'habituerai au spectacle des avocats, à la scène qui oscille entre le vaudeville des avocats, le suspense policier de la barre et le drame humain d'une famille. Peut-être qu'on perd sa compassion à force de contraindre les gens entre les lignes du Code criminel. On dirait qu'ils rivalisent pour remporter un jeu de télé-réalité, genre *Big Brother Sentence*, plutôt que de faire la lumière sur quoi que ce soit. J'ai le réflexe de balayer du regard la pièce autour de moi, à la recherche de caméras. Il n'y en a pas. Le plus souvent, je regarde ailleurs. J'essaie de percer la façade du visage de l'homme dans la cage de verre. Il n'a pas cette physionomie sadique qu'on suppose aux méchants, son apparence s'avère plutôt inoffensive. Du moins, j'imagine qu'il aurait l'air de rien s'il n'était pas assis derrière une glace pare-balles gardée par un policier. On dirait n'importe quel vieux monsieur.

On dirait qu'autrement, on jouerait aux cartes dans un CHSLD. Il raconterait des histoires de pêche. Il userait d'expressions comme « dans mon temps » et on l'écouterait, avec un petit goût amer dans la bouche, creuser l'écart entre nos générations. Mais si on scrute plus attentivement ses traits, ni la cloche qui l'enferme ni le policier qui le garde ne sont à blâmer pour son basculement hors du monde. Son regard est fermé, il n'y a plus d'expression sur son visage.

À mon cou
 la marque de tes doigts
 celle d'une corde
 tes doigts-corde tressent l'angoisse.

La salle d'audience ne s'assombrit jamais. Les néons de la raison et de la vérité objective ne s'épuisent pas. L'éternité s'y fixe le temps des procédures. Rien ne bouge. Elle aurait pu être bâtie il y a cinquante ans, ou le siècle prochain ou juste posée là comme un monolithe. Chaque fois que le juge se tourne pour nous donner une précision, j'ai peur que son souffle-vésuve nous fige à nos sièges d'éternité. La salle de délibération, elle, est sombre, grise, sans fenêtres. On y déplie minutieusement la courtepointe des événements, tâchant de rattacher les fils qui résistent aux discours comme douze Moires sous la contrainte de la nécessité. Je ne sais pas encore que je serai Atropos, mais je crains déjà le pouvoir du langage. Je me souviens de la convocation, du nombre imposant de personnes dans le palais de justice ce matin-là, il ne m'est jamais passé par la tête de me trouver une excuse pour me défilier. J'ai cru que je ne courrais aucun risque parce que je suis pourrie aux concours de circonstances.

J'aurais peut-être dû jouer à la loterie, ce jour-là, ce qui aurait été inutile puisque si j'avais commis un tel acte, il est clair que j'aurais évité de toute façon de regarder les résultats, parce qu'il faut fermer les yeux pour abolir le hasard. Je me souviens d'une seule question, dans la salle d'audience bondée d'aspirant·e-s juré·e-s qui n'y aspirent pas tant, autre que de savoir si je connaissais les personnes impliquées dans la cause: « Quel est votre métier? » Je me suis entendue répondre « rédactrice-conceptrice », en ruminant le fait que d'autres avaient été éliminé·e-s pour moins que ça. Pas moi. Ça m'a semblé franchement aléatoire, comme décision. J'ai pris place dans le box, affublée de mon numéro, un à douze plus deux surnuméraires just in case. Patientant jusqu'à la fin de la sélection, il m'est revenu à l'esprit que dans toutes ses représentations, la Justice a les yeux bandés.

La mort est un grand mot
 je n'habite plus mon quotidien
 ni ma chair ni le langage
 marcher sans me souvenir
 des pas des gestes
 les voitures qui tournent
 trop près rien ne s'imprime
 je me fabrique des fantômes
 où engloutir mes fugues.

Il y aura les phrases couperets, les phrases déchirures, les phrases neutres, les phrases hurlements, les phrases qui ne veulent rien dire, les phrases décousues, les phrases qui tremblent, les phrases qui hantent. Je resterai longtemps prise avec les phrases qui hantent. Ce qui m'étonnera

le plus, c'est ce que nous apporterons de vulnérabilité, d'intimité et de bienveillance à la table de délibérations pour démêler toutes ces phrases. La nuit, elles ne seront que des bruits assonants qui me tirent du sommeil et me plaquent dans ma sueur. Je me retrouverai plus d'une fois prise dans les dernières secondes de ta vie, switched comme dans un remake d'épouvante de *Freaky Friday*.

En attendant, à la barre, les mots du médecin légiste retracent ton meurtre avec la rigueur scientifique de son scalpel. Son parler est franc, direct, sans flâfla. Il s'exprime avec aisance, sans la théâtralité des avocats. Son enracinement m'hypnotise. Le contenu terrifiant de ses paroles détonne avec le naturel apaisant de son ton. Mourir n'aura soudainement plus de secrets pour quiconque dans cette salle. Le comment il a fallu s'y prendre pour t'arracher de ta vie dans les détails ; puis l'après, quels liquides sortent du corps, à quel moment, leur composition, les rigidités, les lividités, la putréfaction, l'analyse complète ; et encore, les étapes de l'analyse complète. Pour la première fois, ce ne sera pas la dernière, j'aurai peur de la mort. Elle ne me paraîtra plus abstraite et lointaine, mais absurde, messy et terriblement présente. Elle emménagera dans ma vie avec toi. Je ne me sentirai pas moins isolée que je le suis, là, maintenant, dans mon siège de solitude au milieu d'une salle comble, avec la mort et toi. Votre présence isole. Le verre d'eau ne sera pas à moitié plein, je ne me mettrai pas à saisir l'instant, yolo, ou à mordre dans la vie comme je n'y ai jamais mordu. J'aurais aimé ça, que tout ce savoir sur les cadavres remplace ma sertraline par une envie fiévreuse de vivre. Au lieu de quoi, tu vois, tout ce que je vais récolter, c'est une intense thanatophobie.

Je n'apparais plus
à l'orée des photos
ma mémoire ombre d'éther
débobine ma maison
de jours plus creux que l'hiver.

Il me semble qu'on aurait dû me poser plus de questions. Il me semble que mon métier, c'est bien mince pour évaluer mes compétences pour juger objectivement d'un crime. Il me semble qu'on aurait dû me demander si je m'étais déjà fait battre, si j'avais été témoin de violence domestique, si un des proches avait un penchant marqué pour mêler la bouteille au poing ou s'il y avait eu un féminicide dans ma famille rapprochée. On aurait pu me demander si je n'avais pas une tendance à suranalyser les moindres détails, à les schématiser jusqu'au point névralgique de la crise d'anxiété ou si je n'avais pas par hasard une mémoire photographique qui m'empêcherait d'effacer de mon cerveau borné les photographies qui me seraient présentées. On aurait pu me demander si j'avais la moindre aptitude à la délibération, à faire valoir une perspective ou à communiquer des idées de façon articulée, voire éloquente. Un métier, ça parle si peu et ça parle souvent pour ne rien dire.

Le soir, dans mon lit, lorsqu'enfin le clair-obscur apaise, les bruits tombent et s'étouffent entre les murs, je pleure. Je pleure par grosses secousses, comme si les événements de la journée empoignaient mon corps, le ravageaient dans ses moindres recoins. Je larmoie ma vie jusqu'à épuisement. Tandis que je hoquette encore, que les larmes n'arrivent plus à se former, que le vide a fini par prendre toute la place à l'intérieur, je m'endors. Quand ma bambine de dix-huit mois

me réveille, l'aurore est paisiblement installée sur l'horizon et mes cauchemars m'ont remplie de ton meurtre. Je vomis compulsivement l'aube, la nuit agitée et tous les meurtres de femmes qui tapissent les manchettes jusqu'à la banalité, avant de noyer mes émotions dans un premier café.

Le son plat de l'eau
 sur la fibre de verre
 les mouches ont pondu
 leurs larves au moelleux
 de la boursouflure des chairs
 je me regarde de haut
 il n'y a plus de place en moi
 pour ressentir.

L'homme en cage exerce sur moi une fascination morbide. Je n'arrive pas à retrouver une seule fois où il aurait posé son regard ni sur moi, ni sur les autres, ni plus de quelques centimètres au-dessus du sol devant lui. Je reviens toujours à lui. Cette fixation sur le bas qui ne révèle rien. À la barre ou derrière la vitre pare-balles, son regard fixe, impossible à capter, me restera indéchiffrable. Les trous dans son discours m'intriguent. J'attends que la vérité suinte dans les silences qui décousent sa voix, mais aucune brèche ne déchire son étrange confusion. Que regrette-t-il le plus, t'avoir ôté la vie ou avoir échoué à s'enlever la sienne ? Cette vision de lui qui espère te rejoindre pour l'éternité, blotti contre ta charogne, alors que tu ne voulais que le quitter ; une vision qui s'imprime dans la puanteur de son geste, lui, enduit de tes liquides post-mortem, et cela me donne envie de sortir de mon box en courant, au lieu de quoi je ne bouge pas, j'étouffe ce que

je ressens dans un air impassible, ne vomis pas, ne casse rien. Je ne peux plus penser à échelle humaine. Esquisser la scène, le défilement des actions, l'acharnement féroce de la violence, ton corps de captivités, tes cris hypostases au creux de tes poumons qui ne se gonflent plus. Je croise les grands yeux verts d'un des hommes en toge au moment où je me lève de façon protocolaire pour quitter la salle. Dans son regard apparaît en toute transparence la somme de ses gestes calculés, une part de renoncement ou d'obligation morale. Il s'accroche un instant au mien, le temps que je le détourne, de peur qu'il confonde une bouée avec une enclume.

Les yeux blêmes j'essaie
d'effacer les suicides
que ma tête rejoue
les encoches à mes bras
me racontent des mensonges
des cailloux plein les poches
je respire sous l'eau.

La tâche me paraît complexe : mesurer des abstractions avec le poids des mots. Je ne sais pas faire le calcul de la culpabilité ni pondérer le degré des intentions. Je ne sais pas non plus quand est-ce qu'un doute cesse d'être raisonnable. Quelle est la mesure normale d'un doute ? Quelles sont les caractéristiques minimales pour considérer un doute comme déraisonnable ? Est-ce que la convention en matière de doute remplit les critères de l'exactitude des faits ou de l'adéquation au monde ? Je n'ai jamais fait confiance à la raison, elle trahit la réalité avec des vérités spéculatives. Des vérités qui revêtent l'apparence du singulier pour mieux étouffer

ses élans. « Rationnel » est l'épithète charismatique de la norme, du conformisme, celui qu'on choisit pour exclure, celui qu'on saisit pour donner de grands airs à nos préjugés. Les gens rationnels m'effraient, les gens qui s'obstinent à avoir raison encore plus. Je chéris l'inconfort intellectuel, de la même façon que je refuse de corriger systématiquement ma vue avec mes lunettes : parfois, le flou est une forme de résistance.

Autant l'admettre : je n'avais pas le profil du rôle, j'en suis désolée, j'ai l'impression de te faire défaut, mais c'était une erreur de casting, je n'y peux rien, je doute au-delà du raisonnable. Je doute de la prison, imagine, de l'exercice de la punition, de la confusion entre punition et réparation, du profilage ethnique et du colonialisme dont la prison constitue l'expression la plus simple, d'un exercice patriarcal qui échoue à la compensation. La justice est un habit trop grand pour moi, un tissu de représentations qui rendent opaque ton hurlement silencieux au cœur de la cause. Ce que je redoute avant tout, c'est le passage à l'acte quand le langage trouve verdict.

J'exécute
 les tâches ménagères
 les repas la vaisselle je veille
 je vaque
 l'enfant paisible
 se love dans mon ombre
 on me demande si j'ai un plan pour mourir
 répondre est un aveu
 de vie impossible.

Rendue au troisième jour, je pleurerai les crépuscules sans consensus qui me séparent de mon enfant. Trois générations de femmes liées par ton absence. J'aurai besoin de reconstruire la chaîne complète des signifiés, à mon plus grand désespoir comme à celui des autres, pour m'assurer que nos paroles aient une portée juste quand elles ne seront plus juste des paroles. Les mots me traverseront par briques. J'aurais cru que trancher serait plus facile; que l'évidence du schéma, cliché comme le système d'oppressions qui le fait jaillir, occuperait toute la place; que j'échapperais au jeu des protocoles. C'était oublier la force et l'emprise qu'ont sur moi les mots.

Ce que je vois n'est pas réel
ni les marques ni mes morts
ma psychose se berce
à la racine des pissenlits
sur une mélodie d'outre-là
je me répète que j'ai fini de partir
des akènes plein la bouche
des parachutes au bout des doigts.